
Dossier de presse
Pauline Julier
Naturalis Historia

exposition du 9 septembre au 17 décembre 2017

visite réservée à la presse le jeudi 7 septembre entre 9h et 11h
vernissage le vendredi 8 septembre entre 18h et 21h



Naturalis Historia, 2017 © Pauline Julier

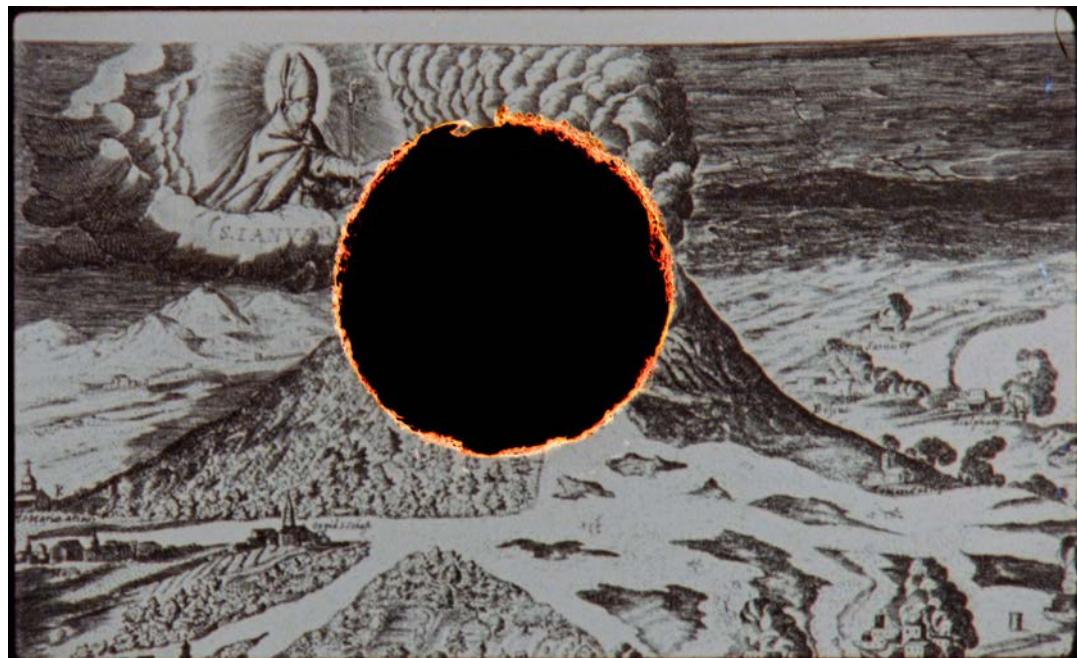
du 9 septembre au 17 décembre 2017

Pauline Julier

Naturalis Historia

Naturalis Historia est une installation qui met en scène, à travers un ensemble de dispositifs visuels et sonores, plusieurs histoires naturelles. Chaque histoire explore une situation d'hommes aux prises avec la nature qui révèle leurs obsessions et ébranle leurs certitudes.

Proche de l'essai, à la croisée du point de vue personnel et de l'étude documentaire, l'exposition adopte une forme kaléidoscopique. Elle dispose les récits, les traces et les objets récoltés, formant les différentes strates d'un extrait d'encyclopédie personnelle - contemporaine et plastique.



Naturalis Historia, 2017 © Pauline Julier

« Naturalis Historia défend l'idée que l'homme, cherchant à mettre en forme le monde brut et changeant, l'enserre dans ses catégories de pensée qui lui assurent une certaine stabilité. Je veux souligner combien les concepts qu'on utilise pour organiser la diversité du monde sont les nôtres, nous les produisons et avec eux le risque de vider le monde de son essence en le fixant dans un catalogue d'images, de paysages, de définitions, de résolutions (scientifique, religieuse, etc.). C'est le même mouvement que celui du volcan qui ôte la vie en figeant une forêt ou une ville. Le même élan que celui de l'image photographique qui, découplant le «réel», participe de la fixation d'un monde à voir, à comprendre. C'est la même illusion de continuité du mouvement produit par l'image filmique : le monde est vidé de sa vitalité brute, organisé selon les codes de représentations inévitablement anthropisés. »

Pauline Julier

Avec les interventions de **Philippe Descola**, anthropologue, chaire d'anthropologie de la nature du Collège de France ; **Bruno Latour**, philosophe et anthropologue, professeur à Sciences Po, directeur du médialab et fondateur du SPEAP (programme d'expérimentation en arts et politique) ; le **professeur Wang**, paléobiologiste professeur chercheur en paléobotanique, Nanjing Institute of Geology and Palaeontology, Chinese Academy of Sciences, Nanjing, Chine.

L'exposition a été réalisée en partenariat avec La Ferme Asile de Sion.

Elle bénéficie du soutien du Fonds Municipal d'Art Contemporain de la Ville de Genève, du Fonds Cantonal d'Art contemporain Genève, du Centre National des Arts Plastiques (France), de la Haute Ecole d'Art et de Design de Genève, Département Cinéma / cinéma du réel.

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Pauline Julier (1981, vit à Genève) est artiste et cinéaste, formée à l'École Supérieure de la Photographie d'Arles et à Science Po, Paris. Ses films ont notamment été présentés au Centre Pompidou, au Festival Loop à Barcelone, au festival Visions du Réel à Nyon, au Tokyo Wonder Site ou encore au MONA – Museum of Old and New Art à Hobart en Tasmanie.

Elle a reçu le prix d'art fédéral suisse en 2010 et la bourse Berthoud de la ville de Genève en 2014.

biographie complète et actualités sur
paulinejulier.com

Une plongée dans les méandres de l'histoire de la nature

Entretien avec Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser,
codirecteurs du Centre culturel suisse, à lire dans le journal *le phare* n°27

CCS / *Naturalis Historia*, ton projet sur l'histoire de la nature, étudie les rapports entre homme et nature, de la forêt la plus vieille du monde à nos jours. Comment cette histoire s'intègre-t-elle à ton parcours artistique et comment l'as-tu initiée ?

• Pauline Julier / Le projet a commencé il y a quelques années, lorsque j'ai découvert l'image de la plus ancienne forêt du monde dans un magazine scientifique. C'est la représentation visuelle d'une forêt fossilisée âgée de 300 millions d'années, qui a surgi de l'oubli en 2010 grâce aux fouilles d'un groupe de scientifiques sinoaméricains, menées par le professeur Wang dans une mine de charbon au nord de la Chine. C'est l'image d'une étrange forêt tropicale composée d'arbres, de fougères et de vignes depuis longtemps disparus, qu'une éruption volcanique a ensevelie sous la cendre et la lave. À partir des fragments de feuilles, de branches, conservés dans une couche de tuff volcanique compacte extrêmement dure, les scientifiques ont réussi à reconstituer la forêt *telle quelle* sur un kilomètre carré. Ils l'ont surnommée la « Pompéi végétale ».

Cette image m'a complètement fascinée, une image d'avant l'homme, d'avant l'animal même... Cette soudaine apparition d'un temps si lointain, si inconnu, me donnait le vertige. Je voyais les fossiles de cette forêt comme des témoins muets, des fragments étrangement précis à la fois dans l'espace et dans le temps, d'un monde depuis longtemps disparu et dont nous étions absents. La forêt avait été tirée d'un long sommeil et voilà que sa présence, pétrifiée puis soudain vive, pouvait s'inscrire dans notre mémoire sans que nous ne l'ayons jamais connue.

À l'époque, j'écrivais un autre projet à propos de la disparition des îles Tuvalu (qui est devenu le film *La Disparition des Aïtus*). J'ai cru voir, entre la disparition d'une île et l'apparition d'une forêt fossilisée, un cycle naturel certes, mais surtout des correspondances poétiques. Cette forêt fossilisée était aussi pour moi le plus vieux paysage du monde, le premier paysage qu'une éruption volcanique avait figé dans la roche pour toujours. J'ai eu envie d'aller suivre la reconstitution de ce paysage, depuis les fossiles jusqu'à l'image de la forêt.

Quand nous sommes arrivés sur le site en 2015, le tournage s'est avéré compliqué. Au-delà des incompréhensions culturelles et linguistiques, la mine de charbon est illégale et nous n'avons eu droit qu'à deux jours de tournage avant d'être arrêtés par la police locale qui, sans doute, nous soupçonnait d'espionnage industriel. Bloquée dans un hôtel paumé d'une ville perdue à la frontière du désert de Gobi, la recherche du professeur Wang – fondée sur l'idée de représenter *fidèlement* la nature – a appelé en moi d'autres histoires, d'autres situations où l'être humain se retrouve face à la nature et est mis à mal dans ses convictions. J'ai rêvé de Jules Verne, je pensais à Marie Shelley et à son *Frankenstein*, il y avait ce dialogue de Giacomo Leopardi depuis un moment dans ma tête, ou encore le Vésuve et Pompéi avec le San Gennaro napolitain et son miracle; en fait, beaucoup de ramifications subjectives à partir de cette première image de forêt. Je me suis alors plongée dans les textes de Philippe Descola à propos de la nature et de la manière dont l'Occident moderne se la représente : la chose du monde la moins bien partagée. Je ne m'étais jamais figurée la question comme ça... je découvrais alors à mon tour d'autres points de vue, d'autres relations à la nature. Par exemple en chinois, comme nous l'explique l'auteur François Jullien, le mot paysage n'existe pas ; il faut dire – par idéogramme – « montagne-eau » ou « vent-lumière ».

À mon retour, j'ai découvert l'histoire de ce savant, Pline l'Ancien, à l'origine de la première encyclopédie qui mourut en s'étant rapproché du Vésuve en éruption qu'il voulait décrire de trop près. Le titre de son monumental ouvrage en 37 volumes qui compilait tout le savoir de son époque, *Naturalis Historia*, s'est alors imposé. J'ajoutais un sous-titre au pluriel pour engager comme un inventaire, *Des Histoires naturelles et des possibilités d'en rendre compte*, entre le texte et l'image. J'ai cherché ensuite comment retranscrire plastiquement ces histoires. Je voulais les rejouer ensemble, dans l'espace, les déployer en accentuant leurs échos. En les partageant, il est peut-être possible de les explorer davantage et de voir ce que les liens entre elles permettent d'activer.

CCS / Tu as élaboré ce vaste projet en cinq chapitres. Avais-tu un plan de départ ou as-tu construit le projet de fil en aiguille ?

• PJ / Je voulais évoquer la façon dont on enferme la nature dans des boîtes, des codes, des paysages, des livres, des mots, des dictionnaires, des chapitres, des catalogues, etc. pour mieux la saisir, alors, il fallait renforcer une idée de classement. Les chapitres sont venus très vite pour organiser la matière accumulée. Ils disent les séries, les accumulations, les recherches successives de compréhension.

CCS / Comment l'existence de cette plus vieille forêt du monde a-t-elle orienté tes recherches ?

• PJ / Le professeur Wang avait voulu créer l'événement autour de sa découverte. C'est d'ailleurs pour cela qu'il avait demandé à l'illustrateur de son laboratoire de faire une représentation picturale de la forêt. Cette image n'a aucune valeur scientifique, elle est destinée au grand public... comme bien des images « scientifiques » en réalité. Si l'image est puissante, c'est dans sa portée poétique, saisissante. Peu importe bien sûr si la forêt ressemblait « exactement » à ça, je m'intéresse à ce réflexe de représentation et au mouvement de croyance qui en découle. C'est un peu comme pour le miracle de la liquéfaction du sang de San Gennaro, savoir si c'est un vrai miracle ne m'intéresse pas. Ce qui m'interpelle, c'est la croyance. En une image fidèle, en un miracle. Qui nous protège, qui nous enseigne, qui nous témoigne.

Nous sommes donc bien face à un palimpseste de paysages et de tentatives de représentations. En passant par ces réflexions, mes histoires naturelles sont en fait loin de tout académisme ; elles redéploient du sensible, le tremblement de nos êtres face à cette puissance, cette étrange splendeur du monde vivant qui nous entoure et que nous cherchons à saisir. Or nous sommes partie prenante, nous sommes cette puissance, nous sommes la nature. Et si nous avions besoin d'une preuve, voici qu'arrive le terme *anthropocène* – dont tout le monde s'empare car il révèle un besoin de nommer, je crois – qui désigne cette nouvelle période géologique dans laquelle nous sommes : nos traces sont inscrites dans les couches de la roche même.

Donc ce sont les traces de cette forêt inscrites elles aussi dans la roche, dans une couche bien plus ancienne, qui ont tout déterminé. Au début je pensais réaliser un portrait de la forêt et puis petit à petit, d'autres choses se sont ajoutées et ma forêt ne suffisait plus.

• CCS / Bruno Latour est un personnage important du projet. Tu l'as filmé au Musée de la Chasse et de la Nature. Quel est son statut dans *Naturalis Historia* ?

• PJ / J'ai rencontré Bruno Latour durant le programme SPEAP que je suivais à Sciences Po Paris l'an dernier. Je revenais de Chine et il venait de publier son ouvrage *Face à Gaïa. Huit Conférences sur le nouveau régime climatique*. Une fois que j'ai rencontré sa pensée à propos de la nature et de l'anthropocène, je n'ai plus pu m'en

passer. Pour ce projet, il prend en charge l'actualité d'une réflexion autour de la notion de nature.

• CCS / Tu as aussi souhaité rencontrer le comédien Jean-Quentin Châtelain. Pourquoi lui précisément et quel rôle interprète-t-il ?

• PJ / Jean-Quentin interprète l'Islandais (du *Dialogue de la Nature avec un Islandais* de Giacomo Leopardi) pour la version filmique du projet. J'aime beaucoup ce comédien depuis longtemps. Enfin un comédien suisse qui joue de son accent, avec son accent. Je l'ai souvent vu au théâtre, il a une diction extraordinaire et une présence marquante. C'est exactement la personne que je cherchais pour ce chapitre-là, quelqu'un qui puisse dire le texte avec la puissance brute du théâtre : un homme s'avance et parle. Je voulais que le texte soit dit de manière très extravertie, comme dans le texte de Giacomo Leopardi, ce qui n'est pas tellement l'habitude des comédiens de cinéma. Et c'était forcément lui, cet homme usé qui a tellement fui la nature et qui se retrouve nez à nez avec elle.

• CCS / Les volcans sont aussi très présents. Pourquoi sont-ils particulièrement significatifs ?

• PJ / C'est banal en fait. Le volcan, c'est la puissance absolue, la force dévastatrice et imprévisible qui rappelle notre condition. Je crois qu'on ne peut pas être face à un volcan comme on ne peut pas être face à la nature. On en fait potentiellement partie, on est avec, dedans, à l'intérieur dirait sans doute Bruno Latour. Mais surtout, j'aime les volcans parce qu'ils figent le temps et les choses. On se comporte comme si on pouvait prévoir, stabiliser, alors que tout est toujours en mouvement, en train de changer. Les volcans eux aussi sont en mouvement perpétuel, ils naissent et ils meurent, mais au passage, ils figent des arbres, des animaux, des plantes, des villes, des êtres humains. Ils transforment des organismes morts en conservant à jamais leur apparence.

• CCS / Dans l'exposition, tu mêles photographies et diapositives, films 16 mm, vidéos, ainsi que des structures-sculptures telles que faux rocher ou belvédère. Comment as-tu choisi ces médias en fonction des œuvres ?

• PJ / Je voulais faire une exposition qui reprenne, mais aussi déplace, l'expérience cinématographique, donc des mots, des images, du son et du mouvement. Je voulais aussi tester une idée liée au fait qu'on ne peut pas dire paysage en chinois. Et si « une image vent-lumière » était une définition du cinéma ? Donc je cherchais à créer un souffle, du « vent-lumière ». Le 16 mm, c'est parce que je cherchais une fragilité de support, une image qui peut brûler, une image-miracle. Les diapositives, c'est une référence à la manière d'enseigner l'histoire de l'art, mais surtout à la fameuse soirée diapo qui n'existe plus. C'est l'idée du souvenir, de quelle image on parle. Quant aux structures, ça va dans la continuité de l'expérience cinématographique. Qu'est-ce qu'on peut faire avec une exposition qu'on ne peut pas avoir au cinéma ? Du déplacement, un parcours physique dans un espace scénographié, des espaces isolés. J'aime beaucoup l'idée de créer du sens par le dispositif dans lequel le film est inclus.

VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE

Ces visuels sont disponibles uniquement dans le cadre de l'illustration d'articles concernant l'exposition et pendant sa durée, droits réservés pour toute autre utilisation.

Visuels supplémentaires disponibles sur demande à : Iturbat@ccsparis.com / + 33(0)1 42 71 95 67

Légende et crédit pour l'ensemble des images : *Naturalis Historia*, 2017 © Pauline Julier



→Expositions

Barbezat Villetard

Like Ripples on a Blank Shore

du 9 septembre au 22 octobre 2017

vernissage le vendredi 8 septembre

Barbezat-Villetard, duo franco-suisse (Matthieu Barbezat, Nyon, 1981 et Camille Villetard, Paris, 1987) travaille l'espace, le statut des éléments architecturaux et des objets pour révéler / cacher un territoire à la frontière de l'irréel. Pour la cour et la pièce sur cour du Centre culturel suisse, le duo a imaginé *Like Ripples on a Blank Shore*. Des colonnes discontinues et un rai de lumière horizontal activent une relation entre intérieur et extérieur et dessinent une architecture ambiguë, à la fois structurante et flottante. Les formes qui composent l'installation, aux fonctions ambivalentes, créent une atmosphère au caractère transitoire.



a dissident room, 2015

© Barbezat-Villetard

Mathis Gasser

Le musée et la planète

du 28 octobre au 17 décembre

vernissage le vendredi 27 octobre

Mathis Gasser (1984, Zurich, vit et travaille à Londres) collectionne, agence, colle ou reproduit des images de toutes sortes et de tous genres, provenant des sources les plus diverses. Faisant fi de toute hiérarchie, il mêle histoire de l'art, architecture, cinéma, télévision, publicité, jeux vidéo, polar, BD et science-fiction. Mathis Gasser prête aux images une influence profonde sur le subconscient et celles qu'il crée sont aussi porteuses d'un regard critique sur les dérives du système capitaliste globalisé. Les collages et sculptures exposés dans la pièce sur cour superposent passé, présent et futur, jouant des similarités formelles et architecturales, notamment entre des lieux qui incarnent le pouvoir et l'imagerie SF.



DS9, collage, 2016

© Mathis Gasser

Christian Lutz

Insert Coins

du 31 octobre au 12 novembre

Christian Lutz s'est rendu à Las Vegas de 2011 à 2014. *Insert Coins*, la série qu'il a réalisée là-bas, dit la misère sociale derrière les fastes, les lumières éblouissantes, l'argent et les casinos. Selon les propres mots du photographe, « *Insert Coins* est un blues, un râle ». Avec une poésie sombre et mélancolique, il montre les individus à la marge de ce symbole absolu de la consommation et de l'artifice. Les photographies de la série *Insert Coins* ont fait l'objet d'une publication aux éditions André Frère en 2016.



Insert Coins, photographie, 2016

© Christian Lutz

Ainsi que *Les plus beaux livres suisses de 2016*
à la librairie du 13 septembre au 17 décembre 2017

et une projection de Hannah Weinberger dans le cadre de
la Nuit Blanche le 7 octobre 2017

→ Spectacles / événements

Danse :

- Yasmine Hugonnet, *Se sentir vivant* - 10-12.10
- Cindy Van Acker, *Knusa* - 31.10-02.11



Joël Maillard, *Quitter la Terre*, 2017
© Alexandre Morel – Jeanne Quattropani

Théâtre :

- Old Masters, *Fresque* - 24-26.10
- Alexandre Doublet, *Dire la vie* - 21-24.11
- Joël Maillard, *Quitter la terre* - 05-08.12

Musique :

- KiKu & Blixa Bargeld & Black Cracker,
Eng, Düster und Bang - 03-04.10
- Sylvie Courvoisier & Mark Feldman - 28.11
- Carte blanche Bongo Joe Records - 12-13.12
(avec Zayk, Hyperculte, Cyril Cyril et Giallo Oscuro)



Old Masters, *Fresque*, 2016
© Dorothée Thébert Filliger

Littérature :

- Ecrits d'Art Brut à voix haute - 12.09
- Maylis de Kerangal et Matthias Zschokke - 05.10
- Bern ist überall - 11.12 (hors les murs à la Maison de la Poésie)

Graphisme :

- Baldinger•Vu-Huu - 13.09
- Schaffter Sahli - 16.11



Architecture :

- Degelo Architekten - 30.11

Photographie :

- *Unfamiliar Familiarities* - 09.11
- *Augmented Photography* - 10.11

Yasmine Hugonnet, *Se Sentir Vivant*,
2017 © Anne-Laure Lechat

INFORMATIONS PRATIQUES

Le Centre culturel suisse

Situé au cœur du Marais, le Centre culturel suisse (CCS) a pour vocation de faire connaître en France une création contemporaine helvétique ouverte sur le monde, d'y favoriser le rayonnement des artistes suisses en particulier, et de promouvoir les liens entre les scènes artistiques suisses et françaises. Le CCS est une antenne de Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture.

Le Centre culturel suisse bénéficie de deux espaces d'exposition, une salle de spectacle, ainsi qu'une librairie. Cette dernière, dessinée par le bureau d'architectes Jakob+MacFarlane, propose une riche sélection d'ouvrages, de DVD et de CD d'auteurs, d'artistes ou d'éditeurs suisses. L'accent est mis sur l'art contemporain, l'architecture, le graphisme et la littérature.

Pluridisciplinaire, le Centre culturel suisse est résolument axé sur la création contemporaine suisse et en reflète la diversité. Parallèlement à des expositions d'arts visuels, le Centre propose des manifestations consacrées à la danse, la musique, le théâtre, la littérature, le graphisme ou encore l'architecture.

La programmation du CCS s'appuie sur une tarification volontairement accessible : gratuité pour les expositions et les tables rondes et prix d'entrée modiques pour les manifestations.

Pauline Julier *Naturalis Historia*

exposition du 9 septembre au 17 décembre 2017

A l'occasion du festival Les Traversées du Marais, visite de l'exposition
samedi 9 septembre à 15h.

● Horaires

Expositions du mardi
au dimanche: 13 h - 19 h

● Tarifs

Tarif spectacles:
entre 7 et 12 €

Expositions, tables rondes,
conférences: entrée libre

● Réservations

Billetterie en ligne
ccsparis.com
t +33 1 42 71 44 50
reservation@ccsparis.com

● Informations

t +33 1 42 71 44 50
ccs@ccsparis.com

● Accès

38 rue des Francs-Bourgeois,
75003 Paris

Entrée au fond du passage
M° Rambuteau (ligne 11)
ou Saint-Paul (ligne 1)
bus 29:
arrêt rue Vieille du Temple
station Vélib'
Vieille du Temple

● ccsparis.com

#ccsparis



Contact presse pour toute demande de visuels, entretiens :

Léopoldine Turbat
lturbat@ccsparis.com
ligne directe: +33 1 42 71 95 67